Ami du Clergé du 17 septembre 1936

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de N.-D de la Merci. — Marie, libératrice des corps et des âmes, 545.
Pour la Dédicace de S. Michel. — Les titres de S. Michel à notre culte, 546.
Cours de prônes sur les Evangiles. — LVI. *Fête du Saint Rosaire :* La belle et puissante prière du rosaire, 547.
Neuvaine préparatoire à la fête d'un Saint. — V. Prérogatives du chrétien : Lumière, sécurité et gloire, 549. — VI. Prérogatives du chrétien : La félicité, 551.
Pour une fête de la Jeunesse catholique. — Conditions de succès, 553.
Conférences à des Ligueuses. — I. Le problème de l'apostolat, 554.
Conférences à des jeunes gens. — I. Machine ou homme ? 556.
Sermon pour la Croix-Rouge. — Les bienfaits de la Croix-Rouge, 558.

POUR LA FÊTE DE N.-D. DE LA MERCI

(24 septembre)

MARIE, LIBÉRATRICE DES CORPS ET DES AMES

Mes frères,

Nous célébrons aujourd'hui une fête de la Sainte Vierge, appelée fête de Notre-Dame de la Merci. A quoi doit-elle son institution ? Le voici.

I

C'était il y a plus de sept cents ans, à l'époque où la plus grande partie de l'Espagne était soumise à la domination des Sarrazins ou Maures, sectateurs fanatiques de Mahomet. Des milliers de chrétiens, tombés entre leurs mains, gémissaient dans leurs prisons. Ces malheureux avaient à supporter, de la part de leurs vainqueurs, toute sorte de mauvais traitements : pendant le jour ils étaient condamnés aux travaux les plus pénibles ; pendant la nuit ils étaient enfermés, entassés dans des cachots étroits et infects ; et comme aliments on ne leur donnait qu'une nourriture insuffisante et grossière. On les traitait, non comme des hommes, mais comme de vils animaux.

Ce n'était pas tout : ces pauvres prisonniers, au milieu de ces privations et de ces misères, étaient surtout exposés à abjurer leur foi et ainsi à compromettre leur salut éternel.

C'est alors que la Sainte Vierge, cette tendre Mère, jeta un regard de compassion sur leur infortune. Elle apparut à trois saints personnages de l'époque, que préoccupait l'état malheureux où se trouvaient les prisonniers chrétiens : Pierre Nolasque, Raymond de Pennafort et Jacques, roi d'Aragon. Elle leur fit comprendre combien il lui serait agréable qu'un Ordre religieux fût fondé, dont le but serait de se dévouer au rachat des prisonniers tombés au pouvoir des Maures.

Ces trois pieux personnages, obéissant à la fois au désir de la Sainte Vierge et aux sentiments de pitié qui remplissaient leur cœur, se mettent à l'œuvre et fondent l'Ordre de Notre-Dame de la Merci. Grâce à la protection de la Sainte Vierge et à la sainteté des fondateurs, cet Ordre se propagea rapidement en Europe. La charité des fidèles envoyait de nombreuses aumônes et ces religieux se servaient de ces ressources, procurées par le ciel, pour racheter le plus qu'ils pouvaient de ces malheureux.

Mais leur zèle et leur dévouement ne s'arrêtaient pas là : comme il arrivait parfois que l'argent manquât, ils prenaient alors eux-mêmes la place de ces infortunés, se chargeaient de leurs chaînes et ne quittaient la prison que lorsqu'avait été recueillie la rançon exigée.

Que de misères furent secourues grâce à cette institution, demandée par la Sainte Vierge ! Que de captifs rendus à leur patrie, à leur foyer ! Que de pères, d'époux, de fils rendus à ceux qui leur étaient chers ! Mais surtout que d'âmes préservées de l'abjuration ! Que d'âmes préservées de la damnation éternelle et qui ne durent leur salut qu'à cette institution charitable !

C'est pour conserver le souvenir de tant de bienfaits, c'est pour en rendre grâces au bon Dieu et à la Sainte Vierge, l'initiatrice de ce mouvement charitable, que fut instituée cette fête que nous célébrons aujourd'hui.

II

Mais il y a, m. f., une autre captivité qui émeut encore plus le cœur de la Sainte Vierge, que celle que subissaient les chrétiens de la part des Sarrazins : c'est l'état de l'âme qui vit dans le péché mortel. Cette âme est on ne peut plus malheureuse, parce qu'elle est l'esclave du démon et que le démon est le plus cruel des tyrans. Les chaînes qu'il fait peser sur elle sont les plus lourdes : pas de repos pour cette âme, mais toujours des inquiétudes, toujours des frayeurs, toujours des remords, parce qu'elle doit craindre à chaque instant de tomber entre les mains du Dieu vengeur.

Cette âme, le démon la dégrade, l'avilit : elle était l'image de Dieu, lui la fait à sa hideuse ressemblance ; elle avait été créée pour ne vivre que de vérité et d'innocence : lui ne la nourrit que d'erreurs, de pensées et d'affections mauvaises ; sans compter que, si elle se tient loin de Dieu durant sa vie mortelle, elle en sera infailliblement séparée après la mort, étant éternellement condamnée aux flammes vengeresses de l'enfer.

Combien l'état de cette âme est donc misérable et dangereux ! Et cependant combien d'hommes vivent dans cet état ! Combien d'hommes vivent sous la domination du démon !

Aussi on comprend que le cœur si bon, si tendre de la Sainte Vierge soit saisi de compassion à cette vue et qu'elle veuille arracher les pécheurs à

leur iniquité. Que ne fait-elle pas pour cela ? Nous pouvons nous la représenter au ciel, demandant grâce et miséricorde pour ces infortunés, arrêtant le bras de la justice divine prêt à les frapper et leur obtenant la grâce finale du repentir. Nous pouvons nous la représenter sur la terre, écoutant les moindres prières, les plus petites aspirations du cœur qui s'élèvent vers elle et y répondant par des grâces de choix, destinées à effacer tout le passé coupable du pécheur et à lui ouvrir les portes du ciel.

* *

Remercions-la aujourd'hui de cette sollicitude maternelle, excitons-nous à la plus grande confiance en sa toute-puissante protection, qui nous est toujours assurée si nous l'implorons, et disons-lui, ainsi que le fait l'Eglise dans la première oraison de la messe de ce jour : « O Dieu, qui, par la très glorieuse Mère de votre Fils, avez daigné susciter dans votre Eglise une nouvelle famille religieuse pour délivrer les fidèles du Christ de la puissance des païens, faites, nous vous le demandons, que par son intercession et ses mérites nous soyons aussi délivrés de tout péché et affranchis de l'esclavage du démon. Ainsi soit-il. »

POUR LA DÉDICACE DE S. MICHEL
(29 septembre)

LES TITRES DE S. MICHEL A NOTRE CULTE

Mes frères,

A qui s'adressent aujourd'hui nos hymnes de louange et la voix de nos prières ? A un ange de Dieu, c'est-à-dire à l'une de ces nobles créatures bien supérieures à l'homme parce qu'elles n'ont point de corps qui aggrave leur marche, enténèbre leur intelligence et entrave leur élan vers Dieu ; à l'un de ces esprits bienheureux qui ont avec Dieu un air de ressemblance aussi parfaite que possible ; à l'un de ces êtres privilégiés qui approchent Dieu de plus près, qui le contemplent sans cesse dans la lumière de la vision béatifique, qui jouissent de sa vue, qui partagent son bonheur, qui forment sa cour.

I

Et cet ange, objet de notre culte et de nos prières, c'est un des principaux anges du ciel, un des plus parfaits, un des plus glorieux. Quand Lucifer, enivré d'orgueil, rêva d'établir son trône au-dessus du trône de Dieu et qu'il entraîna dans sa révolte insensée une partie des anges du paradis, qui se dressa le premier contre lui ? qui prit en mains la cause de Dieu ? qui poussa ce cri de ralliement bientôt répercuté par tous les échos du ciel : « *Quis ut Deus?* Qui est semblable à Dieu ? » Qui enrôla comme un chef dans le parti du bien les anges demeurés fidèles ? Enfin qui précipita les rebelles dans les abîmes de l'enfer ? Ce fut S. Michel. Pour tant de fidélité, ne croyez-vous pas que Dieu a dû le récompenser par un accroissement de gloire et de bonheur ?

Voilà donc ce que S. Michel a été pour Dieu : un ami de tous les instants, un ami fidèle et dévoué. Mais pour nous, chrétiens, que représente-t-il ? Avec sa cotte de mailles, sa lance, ses ailes déployées, c'est, ne le voyez-vous pas, le généralissime des armées de Dieu. Entre le bien et le mal, entre le ciel et l'enfer, entre Dieu et Satan, la lutte continue toujours. Bien que le démon ait été précipité en enfer, tout pouvoir ne lui a pas été enlevé et il peut encore tenter les enfants de Dieu. Mais S. Michel est là, comme autrefois, à la tête de ses anges, pour nous protéger.

S. Michel est le patron de l'Eglise. Quand elle a dû traverser des heures difficiles, qu'elle a été dévastée par des fléaux, éprouvée par la persécution, menacée dans son existence, toujours l'Eglise s'est plu à compter sur le grand archange, chef des phalanges célestes ; toujours elle a imploré son secours, et toujours sa confiance a été justifiée.

C'est dans cet espoir que le pape Léon XIII, voyant l'Eglise assaillie de nos jours par tant d'ennemis à la fois, prescrivit à tous les prêtres de terminer chaque matin le saint sacrifice de la messe par la prière que voici : « S. Michel archange, défendez-nous dans le combat. Contre la malice et les embûches du démon, soyez notre rempart. Que Dieu le dompte et le maîtrise, nous vous le demandons instamment. Satan et les autres esprits mauvais parcourent le monde pour perdre les âmes ; armé de la puissance même de Dieu, précipitez-les en enfer. »

II

Protecteur et patron de la Sainte Eglise, S. Michel l'est aussi de cette nation qui porte dans l'histoire le beau nom de fille aînée de l'Eglise, je veux dire la nation française. Nous avons pour nous réjouir et pour affermir en nous cette pensée, des motifs que je veux évoquer en deux mots.

C'est, vous le savez, de bonne heure, au VIIIe siècle, que S. Michel a élu domicile chez nous, sur la côte française, face à l'ennemi séculaire de notre pays. Il a dressé son sanctuaire sur les rochers de notre Normandie. C'est là que surgit la magnifique silhouette de ce monument incomparable qu'on a si justement appelé la « Merveille de l'Occident. » Qui d'entre vous ne l'a vu, au moins en image, le Mont Saint-Michel, avec ses murs crénelés, ses tours, ses échauguettes, ses machicoulis, ses meurtrières, ses sveltes arceaux, sa forêt d'arcs-boutants, ses clochetons barbelés et son escalier de dentelle, ses piliers formidables et ses colonnes élégantes, sa flèche hardie d'où l'archange, déployant ses ailes d'or, semble toujours prêt à s'envoler pour de nouveaux exploits, en jetant à tous les échos son cri vainqueur : « *Quis ut Deus?* Qui est comme Dieu ? »

Dans une apparition à l'évêque d'Avranches, S. Aubert, le prince des milices célestes lui avait demandé un temple, et depuis lors des grâces de

toutes sortes n'ont cessé de pleuvoir sur les pieux pèlerins du Mont Saint-Michel.

Plus tard, lorsque la France est sur le point de périr, au xve siècle, quand l'Anglais a envahi son territoire et que partout c'est une immense pitié au royaume de France, qui donc est envoyé au secours de notre pays ? C'est encore le grand archange. Des hauteurs de son sanctuaire, il s'envole là-bas, aux marches de Lorraine, messager des divines miséricordes, auprès d'une humble fille des champs, d'une petite paysanne de douze ans, pour l'arracher à sa chaumière et à son troupeau, pour l'instruire, pour enflammer son courage, pour la transformer en général d'armée, pour en faire la libératrice de la France.

Ainsi, dans tous le cours des siècles, S. Michel s'est montré bon Français, et c'est ce qui nous autorise à mettre en lui tout notre espoir pour l'avenir de notre chère patrie, à le regarder comme l'un de nos alliés du ciel et l'un des plus puissants, à lui adresser cette prière : « O Saint Michel, notre constant protecteur, ne nous abandonnez pas à l'heure du danger ; parlez pour nous à Celui qui est l'Ami des Francs, et montrez une fois de plus ce que vous êtes : l'ouvrier de la victoire de Dieu, le porte-étendard du Christ et l'archange de la France. »

Je serais incomplet si, à tous les titres qui recommandent S. Michel à notre dévotion, je n'ajoutais pas celui qu'on lui décernait souvent au Moyen Age : le titre de peseur des âmes. Sur la façade de nos vieilles cathédrales, il est souvent représenté, la balance en mains, pesant les bonnes et les mauvaises actions des hommes. Il y a plus. C'est lui, disent les traditions les plus anciennes de l'Eglise, qui reçoit les âmes au seuil de l'éternité, qui les présente devant la face du Seigneur et qui, le jugement terminé, les introduit dans le ciel.

* *

Restons sur cette pensée, et pendant que nous avons encore, comme dit S. Paul, le temps d'opérer le bien, hâtons-nous d'accumuler nos mérites pour le ciel, travaillons pour Dieu et pour sa cause, faisons en sorte qu'un jour, entre les mains de S. Michel, la balance fléchisse pour nous du côté des bonnes œuvres et que le saint archange, reconnaissant en nous des élus de Dieu, nous introduise dans les splendeurs du ciel. Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LES EVANGILES

LVI

Fête du Saint Rosaire

LA BELLE ET PUISSANTE PRIÈRE DU ROSAIRE

Mes frères,

L'Eglise nous fait lire en cette fête du Saint Rosaire la page d'Evangile où est racontée la visite de l'Archange Gabriel venant saluer la T. S. Vierge et lui annoncer le mystère de l'Incarnation. L'Eglise ne pouvait faire un meilleur choix. Dans cette page, en effet, sont insinués les quinze mystères de la vie de Jésus et de Marie que nous méditons quand nous récitons la belle prière du Rosaire : les mystères joyeux, dont l'Annonciation est le premier, les mystères douloureux, que Notre-Seigneur devra réaliser pour justifier le nom de Jésus, le nom de Sauveur que l'ange lui apporte du ciel, les mystères glorieux, enfin, que ce même ange semble prédire lorsqu'il dit du Fils que Marie va enfanter : « Il sera grand, il sera appelé le Fils du Très-Haut, le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, il régnera éternellement sur la maison de Jacob et son règne n'aura pas de fin. »

Mais cet Evangile renferme surtout la Salutation angélique qui, répétée cent cinquante fois, fait le fond de la belle prière du Rosaire. Et c'est évidemment parce qu'en récitant leur chapelet les fidèles redisent si souvent cette Salutation angélique que le Rosaire est si cher à la T. S. Vierge, tant recommandé par l'Eglise et si puissant pour nous obtenir les grâces que nous sollicitons.

I

Que le Rosaire soit une prière très chère à la Sainte Vierge, je n'en veux d'autre preuve que l'initiative qu'a prise cette bonne Mère d'indiquer cette prière à S. Dominique en l'invitant à la propager [1].

Cet illustre fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs avait été envoyé d'Espagne en France pour y travailler à la conversion des hérétiques albigeois. Malgré son éloquence et la peine qu'il se donnait, il obtenait peu de succès et il se désolait à la pensée que l'armée catholique qui venait de combattre ces révoltés en ferait mourir un grand nombre qui seraient damnés. Dans son anxiété, il recourut à la T. S. Vierge et la conjura de lui venir en aide et de lui inspirer les moyens de ramener à Dieu sans effusion de sang ces obstinés.

La Sainte Vierge exauça son ardente supplication. Un jour qu'il était en prière dans la chapelle de Notre-Dame de Prouille, cette bonne Mère lui apparut tenant en main un rosaire et lui révéla que la Salutation angélique, qui avait été le principe du salut du monde, le serait aussi de la conversion des Albigeois. Elle lui recommanda, en conséquence, de ne plus tant argumenter avec ceux-ci, de laisser là les controverses et les longs discours et de prêcher la dévotion du Saint Rosaire, composé de cent cinquante *Ave Maria*, récités en méditant les mystères de la vie du Sauveur et de la sienne. Elle lui promettait comme fruit de cette dévotion un succès merveilleux, assurant que les hérétiques se convertiraient par milliers.

L'événement vérifia cette promesse. Dès que S. Dominique eut commencé de prêcher cette

[1] Le fait de cette apparition est fortement mis en doute par les historiens. S'il n'est pas authentique, il reste que S. Dominique et son Ordre contribuèrent puissamment à propager la dévotion du Rosaire.

belle dévotion, les cœurs des hérétiques se sentirent touchés par la grâce et plus de cent mille rentrèrent dans le sein de l'Eglise catholique.

La prédilection de Marie pour cette prière s'est manifestée bien des fois depuis. Je n'en citerai qu'un exemple que vous connaissez tous. Lorsque l'Immaculée apparut à Lourdes, en 1858, elle portait à son bras un rosaire; le montrant à l'humble Barnadette qu'elle avait choisie pour confidente, elle lui demandait de le réciter. Vous savez avec quelle piété cette chère enfant répondit à l'invitation qui lui était faite. Depuis, le peuple chrétien semble, à son exemple, affectionner davantage encore cette belle prière qu'il sait être si chère à notre Mère du ciel et si puissante sur son cœur.

II

L'Eglise, du reste, ne cesse de se faire l'écho de Marie et de recommander cette dévotion du Rosaire. Dans les temps de calamité, surtout, se souvenant de son efficacité pour la conversion des Albigeois, elle a toujours invité le peuple chrétien à y recourir pour obtenir le secours du ciel par l'intercession de Marie.

A la fin du xvi[e] siècle, les musulmans lançaient contre l'Europe chrétienne leurs armées. Transportées par une flotte puissante, celles-ci se proposaient de débarquer en Italie et d'attaquer Rome elle-même, le cœur de la chrétienté. L'épouvante était grande partout. Or à cette époque siégeait sur la chaire de S. Pierre un illustre enfant de S. Dominique, S. Pie V. En même temps qu'il appelait aux armes les princes chrétiens, il adressait à tout l'univers catholique un appel pressant à la prière, il conviait en particulier tous les pieux enfants de la Sainte Vierge à la récitation du Rosaire.

Son appel fut entendu. De toutes parts le chapelet fut récité, les *Ave Maria* montèrent par milliers vers le trône de Marie. Pendant ce temps, la flotte chrétienne marchait, sous la conduite de Don Juan d'Autriche, à la rencontre de la flotte ennemie. La bannière de la Reine du Rosaire flottait au grand mât du vaisseau amiral. Don Juan et tous ses soldats avaient suspendu à leur cou leur chapelet. Une si grande confiance ne devait pas être déçue.

La flotte chrétienne rencontra la flotte musulmane le 7 octobre 1571. Or, au moment où elles s'abordaient l'une et l'autre, le pape Pie V travaillait dans son cabinet avec les cardinaux. Tout à coup il s'arrête, va à sa fenêtre qu'il ouvre, écoute quelques instants, puis, comme s'il eût été renseigné par une surnaturelle télégraphie sans fil, il se tourne vers les cardinaux et leur dit : « Trêve aux affaires ! Allons remercier Dieu de la victoire qu'il vient d'accorder aux armées chrétiennes. » Quelques jours après, on apprit qu'en effet, à ce moment même, Don Juan avait anéanti la flotte musulmane. L'invocation « *Auxilium christianorum*, Secours des chrétiens, » insérée depuis dans les litanies de la Sainte Vierge, et la fête du St-Rosaire, célébrée chaque année le premier dimanche d'octobre, rappellent cette miraculeuse victoire.

III

Les temps où nous vivons ne sont guère moins troublés que ceux où vivait S. Pie V. La persécution contre l'Eglise, ouverte ou déguisée, ne cesse de sévir depuis de longues années, des guerres sanglantes et ruineuses désolent le monde L'inquiétude est partout. Eh bien ! pour remédier à tant de maux, l'Eglise nous invite, comme elle l'a fait tant de fois dans le passé, à recourir au chapelet, à la prière toute puissante sur le cœur de Marie. Ecoutez en quels termes, dès 1883, le pape Léon XIII adressait au monde chrétien cette invitation qu'il devait en de magnifiques encycliques renouveler dix ans de suite :

« Et maintenant, vénérables Frères (c'est aux évêques du monde entier qu'il s'adresse), plus vous avez à cœur et l'honneur de Marie et le salut de la société humaine, plus vous devez vous appliquer à nourrir la piété des peuples envers la T. S. Vierge et à augmenter leur confiance en elle. Nous sommes persuadé que c'est par un dessein providentiel qu'en ces temps d'épreuves pour l'Eglise, l'ancien culte envers l'auguste Vierge est plus que jamais florissant parmi l'immense majorité du peuple chrétien, que les nations, excitées par vos exhortations, enflammées par vos appels, recherchent avec une ferveur de jour en jour plus grande la protection de Marie et qu'elles aiment de plus en plus la pratique du S. Rosaire. Nos ancêtres regardaient cette dévotion comme un remède efficace à tous leurs maux et comme un noble ornement de la piété catholique. La patronne céleste du genre humain exaucera ces prières et ces supplications et elle accordera facilement aux bons la faveur de voir leurs vertus s'accroître, aux égarés celle de revenir au bien et de rentrer dans la voie du salut. Elle obtiendra que le Dieu vengeur du crime, se souvenant de sa clémence et de sa miséricorde, écarte tout péril et rende au monde chrétien et à la société la tranquillité que nous désirons. »

Ecoutons, m. f., ces conseils toujours actuels, récitons tous le chapelet. Le religieux, la religieuse le portent à leur ceinture pour qu'il soit à tout instant à leur portée ; nous autres, portons-le dans notre poche et prenons-l'y dès que nous disposons de quelques minutes, afin d'en égrener quelques *Ave Maria*. Cultivateurs, ouvriers, ouvrières, récitez-le en vous rendant à votre travail ou en en revenant ; jeunes gens, jeunes filles, récitez-le pour que Marie protège votre vertu et bénisse votre avenir ; vieillards, dont le chapelet est désormais le seul livre que vous puissiez feuilleter, récitez-le pour les enfants que vous aimez, récitez-le pour que la Sainte Vierge console vos derniers jours. Tous récitons-le pour que cette bonne Mère prie pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

NEUVAINE PRÉPARATOIRE A LA FÊTE D'UN SAINT

V

PRÉROGATIVES DU CHRÉTIEN : LUMIÈRE, SÉCURITÉ ET GLOIRE

Mes frères,

Un jour que le Sauveur avait dit le dédain que nous devons faire des faux biens d'ici-bas, Pierre lui demanda : « Nous qui avons tout quitté pour vous suivre, quel profit en aurons-nous? — En vérité, je vous le dis, répondit Jésus, vous recevrez le centuple et vous posséderez la vie éternelle. »

La vie éternelle, c'est pour l'au-delà ; le centuple doit donc être pour la vie présente. Le centuple, c'est déjà une immense richesse, c'est aussi une indomptable force ; c'est encore une douce sécurité, une impérissable gloire, une éblouissante lumière, une intime félicité.

De ces prérogatives, nous avons considéré les deux premières. Parlons aujourd'hui de la lumière, de la sécurité et de la gloire du chrétien.

I

Au sein des obscurités de la vie présente, malgré les progrès de la science, malgré les investigations toujours plus profondes de ceux qui étudient et qui cherchent, le chrétien est en possession des divines clartés. Tandis que les autres sont fils des ténèbres et de la mort, lui il est fils de la lumière et du jour, il marche à la clarté du jour, sous les torrents de lumière qui jaillissent de la face de Dieu (Ps. CVI). Comment peindre l'état des aveugles spirituels, malheureux qui, enfermés dans le cercle étroit de ce monde, sans Dieu et sans espérance, n'entrevoient rien des réalités supérieures, des magnificences et des immensités du monde surnaturel pour lequel ils sont créés ?

Pour le chrétien, la Révélation lui découvre les sublimités de sa vocation sainte. « Nous autres, nous savons, » peut-il dire avec l'Apôtre. Il sait le grand secret. Et ce secret, c'est Dieu nous aimant, nous attirant à lui, nous élevant jusqu'aux marches de son trône, jusqu'aux inénarrables délices de son royaume, jusqu'au partage de son éternelle félicité.

Telle est la vision radieuse qui passe sur l'âme du chrétien, qui soutient son courage, relève son énergie, sèche ses larmes, le met en garde contre l'illusion dangereuse de la prospérité. Les autres n'ont pour horizon, au sein de leur changeante et éphémère fortune, que la sombre et impénétrable horreur du tombeau. Aucune des douces émotions, aucun des tressaillements délicieux que nous éprouvons à la pensée de nos destinées futures, ne font vibrer leur âme. Ils ne voient pas : *oculos habent et non videbunt*. Ne dites pas à l'aveugle : « Quel beau ciel ! Quelle merveille ! » Dites moins encore au mondain, à l'indifférent, au sceptique : « Qu'il est bon d'avoir au ciel un père, une mère, des frères, une famille ! » *Non percipit*, il ne comprend pas. Il est emprisonné dans les fausses jouissances ou dans les trop réelles douleurs de la vie présente. Cet aveuglement vient ou de lui qui se refuse obstinément à voir et détruit en son âme l'organe divin de la vision surnaturelle, ou de Dieu qui retire lui-même la lumière si opiniâtrement repoussée. Et il souffre, quoi qu'il en ait.

La lumière, même physique, est chose si bonne! Ceux qui en sont pourvus ont en elle un des plus grands biens ; la vue des objets, des êtres qui nous entourent, des beautés et spectacles de la nature, des œuvres accomplies par le travail et le génie humains, sont pour notre œil une réelle jouissance. Elle nous guide dans nos démarches, éclaire nos travaux, fait mouvoir tous les ressorts de notre activité, nous permet de communiquer avec nos semblables et avec le monde extérieur. La cécité, au contraire, fait une vie désolée, stérile, multiplie les dangers sous nos pas en même temps qu'elle isole et prive d'indispensables appuis.

Que dire de la cécité qui ravit à l'âme la divine lumière et la plonge dans les ténèbres de l'incroyance ou du doute? Aussi bien, quelle joie, quels transports chez les Augustin, les La Harpe, les Maine de Biran, les Donoso Cortès, les Le Play, les Coppée, les Brunetière, et tant d'autres, qui sont revenus de l'incrédulité à la foi, des ténèbres à la lumière du christianisme ! Tous, ils ont redit, et souvent en quels accents ! le mot que Corneille prête à la Pauline de Polyeucte :

> Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée.

Tous ils ont éprouvé ce que S. Augustin a appelé si justement le bonheur ou la joie de la vérité.

II

Une autre prérogative du chrétien, c'est la sécurité.

« Il n'y a pas de paix pour les impies, » dit l'Auteur sacré ; ils en parlent, ils croient l'avoir et ils n'en jouissent pas. Si la paix est « la tranquillité de l'ordre, » comment l'auraient-ils, puisqu'il y a désordre dans leur vie, désordre dans leur intelligence, désordre dans leur volonté, désordre dans leur cœur ?

D'où leur viendrait la sécurité, le calme repos de l'âme ? De leur honnêteté purement humaine ? Mais nous avons vu que cette rectitude est plutôt apparente que réelle et qu'elle est courte par plus d'un endroit. Le passé leur rappelle sans doute plus d'une défaillance non réparée, plus d'une tache non lavée. Dans le présent, ils sont dupes de déceptions sans nombre; ils croient acquérir et ils se dépouillent ; ils croient posséder et ils perdent ; ils croient s'enrichir et ils s'appauvrissent ; ils s'épuisent en efforts stériles, ils se confient en des appuis qui les trompent, ils traver-

sent l'existence traînant après eux la longue chaîne des espérances déçues. Quant à l'avenir, quelle assurance leur apporterait-il ? L'avenir s'enveloppe pour eux d'un impénétrable mystère et les laisse dans la plus douloureuse des incertitudes. « Et si c'était vrai ? » doivent-ils se dire : doute cruel, obstacle invincible à la sécurité de l'âme.

Le chrétien, lui, garde toujours au cœur l'écho de la divine parole : « Ne craignez pas, petit troupeau. » Il ne tremble devant personne et pour quoi que ce puisse être ; il se répète le « *a quo trepidabo ?* pourquoi tremblerais-je ? » du Psalmiste. L'avenir, mais il le connaît : rien pour lui n'est plus certain. L'avenir, c'est la patrie, c'est la maison de son père, c'est le festin perpétuel, c'est la vision de son Dieu, c'est la réunion avec tous les siens, c'est la lumière, c'est la gloire, c'est l'exemption de toute souffrance, c'est la possession de tout vrai bien ; en un mot, c'est le ciel. Et cette perspective, cette attente lui dit tout.

Le présent est peut-être, comme celui de l'impie, plein d'assauts, de tentations, de tristesses, d'adversités. Mais, effroyables à qui ne croit pas, ces choses n'atteignent le chrétien que pour le fortifier et le grandir. « A ceux qui aiment Dieu, tout coopère à leur bien, » nous assure S. Paul. Les devoirs, les sacrifices, les luttes, les actes de vertu, les douleurs se changent entre les mains du chrétien ; il en fait l'aliment de sa vie chrétienne, en attendant que ce soit la matière de sa gloire.

Et il n'est point jusqu'au passé qui ne lui laisse la sécurité. Oui, il a pu avoir ses faiblesses, ses misères, ses heures d'oubli, ses jours d'égarement, sa période d'esclavage. Mais il a rompu ses chaînes, il a fait retour au divin bercail, il s'est souvenu de son père, il s'est relevé de la fange du péché, il a noyé toutes ses souillures dans l'océan des divines miséricordes ; avec larmes et repentir il a avoué toutes ses fautes et il en a reçu le pardon ; il a donc confiance dans l'infinie miséricorde de son Dieu : *Scio cui credidi.*

N'y aurait-il, m. f., à servir Dieu que cet avantage, n'est-il pas immense, exceptionnel ? Je vous le demande, ne vaut-il pas les luttes que l'on soutient, les renoncements et les actes de vertu dont il est le fruit ?

III

Passons à un autre apanage du chrétien, je veux dire la gloire qui lui revient de sa condition.

Si éclatante qu'elle puisse être, la gloire purement humaine n'est le plus souvent qu'extérieure ; elle demeure sans consistance et livrée aux caprices de l'opinion ; elle est souvent mensongère, s'attachant à des grandeurs qui n'existent pas, cachant, sous des voiles brillants, des bassesses, des hontes, des forfaits ; étrangement mélangée, faite de contrastes et d'oppositions ; enfin misérablement restreinte, bornée et sujette à l'oubli du temps. Comment donc faire fond sur la gloire humaine et pourquoi s'y laisser prendre ? D'où vient-elle aux hommes, la plupart du temps, et de quoi se glorifient ils ? Si ce n'était que du bien, que du mérite, de véritables services rendus à l'humanité !

Au chrétien s'applique le mot que le Seigneur adressait à Job : *Erigere in sublime et esto gloriosus.* Dresse-toi jusqu'aux cimes et établis-toi dans la gloire. » N'est-ce pas en effet le plus grand sujet d'honneur et de gloire que d'être enfant de Dieu ? Le Roi-Prophète s'écriait dans les transports d'un saint enthousiasme : « Qu'est-ce que l'homme, pour l'avoir ainsi honoré ? Vous l'avez établi un peu au-dessous des anges, vous l'avez couronné de gloire et d'honneur... Vos amis, ô mon Dieu, vous les avez honorés à l'excès. » Il faut entendre en quel langage magnifique les saints, les Pères de l'Eglise célèbrent cette exaltation divine de l'homme. Elle relève notre condition originelle et transforme notre bassesse en une dignité auguste, suréminente. Nous devenons princes du sang, mais du sang de Jésus-Christ. Nous sommes associés à l'empire, mais à l'empire d'un Dieu. Un ange gardien est placé à nos côtés, comme la sentinelle d'honneur à la porte du palais des rois. Cela seul ne nous donnera-t-il pas quelque idée de notre grandeur ?

Nous avons trois noms, a dit un pieux auteur : l'un vient de la famille, l'autre du pays, le dernier de l'Eglise. Et tous trois se recommandent à notre estime. Toutefois, nous l'avons vu, les premiers chrétiens mettaient au dessus de tous le nom de chrétien. Le martyr était quelquefois le rejeton d'une famille illustre, un fils, une fille de sénateur romain, de proconsul, de préfet, l'héritier d'une grande noblesse ; et ce dont il s'honorait le plus devant les tribunaux à la barre desquels on le citait, c'était d'être chrétien. « Comment t'appelles-tu ? demande le magistrat. — Je m'appelle chrétien. — Tu ne m'as pas compris, je te demande ton nom. — Je te l'ai dit, je m'appelle chrétien. — Un chrétien ne mérite que la mort. — Dieu soit béni, je souffrirai la mort pour ne point avilir et déshonorer mon nom. » Ainsi répondait Cyprien de Carthage au proconsul ; et combien firent la même réponse !

Nous n'avons pas, comme chrétiens, qu'une gloire baptismale, nous avons aussi une gloire ancestrale qui nous vient de l'Eglise notre mère. Le nom de chrétien représente la doctrine la plus pure, la morale la plus sainte, le culte le plus élevé ; il représente toutes les vertus qui ont illustré le monde ; il représente trois siècles de persécutions subies pour la vérité et pour la justice ; il représente une action de vingt siècles pour éclairer les intelligences, discipliner les cœurs, adoucir les mœurs, abattre les religions menteuses et leur substituer le culte du vrai Dieu, acclimater dans le monde la doctrine céleste et y faire fleurir les vertus qui sauvent ; il représente la famille réhabilitée dans tous ses membres, la société refaite sur des bases nouvelles, des légions de saints, une pléiade de grands hommes, un long cortège d'esprits supérieurs. Et nous ne serions pas honorés

d'un tel héritage! Dans les plaines d'Egypte, Napoléon excitait ses troupes au combat par le mot fameux : « Du haut de ces pyramides, dix-huit siècles vous contemplent. » S. Paul, lui, disait aux premiers chrétiens qu'ils avaient au ciel « une nuée imposante de témoins », pour les provoquer à la gloire.

* *

Richesse, sécurité, gloire, ces prérogatives du chrétien, relevons-les dans notre propre estime, si nous voulons en faire mieux comprendre le prix aux indifférents ; remercions Dieu de les avoir attachés au service de son Fils ; honorons-nous de les posséder et rendons-nous dignes de les accroître par une vie toujours plus chrétienne. Ainsi soit-il.

VI

PRÉROGATIVES DU CHRÉTIEN : LA FÉLICITÉ

Mes frères,

Richesse toute divine, force indomptable, douce sécurité, incomparable gloire, telles sont les prérogatives qui accompagnent dans tout chrétien vraiment digne de ce nom la noblesse que nous lui avons reconnue. Il en est une dernière qui va faire l'objet de notre entretien de ce jour : c'est le bonheur intime que l'enfant de Dieu trouve à servir son Père ; félicité que le Psalmiste a tant de fois chantée en ses hymnes, comme pour s'exciter à l'amour du Seigneur et pour célébrer la bonté de ce Dieu qui, dès cette terre d'exil, sait ainsi payer les hommages de ses fils.

Nous nous demanderons d'abord si les pécheurs et les ennemis de Dieu jouissent de cette félicité ; puis nous verrons comment le chrétien la possède.

I

Est-il en dehors de la religion des hommes véritablement heureux ? Question capitale et qui mérite bien que l'on s'y arrête. Je laisse de côté les âmes vulgaires, aux bas instincts, qui ne se plaisent que dans la fange. Je parle des âmes nobles, élevées dans des principes d'honneur, de justice, de respect. Celles-ci sans la foi peuvent-elles être heureuses ?

Fussent-ils gorgés de satisfactions, comblés de dignités, saturés de richesses, pourvus de tout ce à quoi le monde attache le bonheur, j'affirme que le bonheur est imparfait, en dépit de toutes les apparences ou assurances contraires.

Et où l'incroyant, l'indifférent trouverait-il son bonheur ? Il a fait la nuit dans son intelligence en la fermant à la lumière divine ; il a fait le vide en son cœur en y étouffant l'amour du bien suprême ; il a rendu sa vie stérile en refusant de l'employer au service du souverain Maître.

Nous le supposons jouissant des avantages passagers de ce monde. Mais cette jouissance le rend-elle heureux ? On pourrait le croire. Ecoutez ce qu'en pense un de nos plus grands génies : « S'il est un spectacle digne de pitié, c'est assurément celui d'une créature qui, ayant perdu de vue sa véritable fin, remue avec une opiniâtre ardeur ce fonds immense de misère (qu'elle porte en elle-même) pour y trouver le bien et le repos... Qu'on rassemble toutes les satisfactions, qu'on les diversifie, qu'on les multiplie sans fin, on ne tardera pas à en sentir l'insuffisance et le vide...

« Plaisirs, affections s'usent, et douloureusement, et vite, et l'on sait quelles plaintes arrachait au grand Bossuet l'inconstance d'amitiés fugitives qui s'en vont avec les années et les intérêts. Il en est des ardeurs qui nous entraînent vers les sciences, comme des rêves, des illusions dont se berce le jeune âge. Tout passe et ne laisse après soi que dégoût, anxiété et inexorable ennui. L'homme alors, fatigué de lui-même (et de tout), tombe dans une tristesse profonde, repoussant jusqu'à l'espérance... et cherche dans la stupeur qui suit de longues souffrances une image du repos. Vaine ressource : la maladie va croissant. Parvenue au terme extrême, elle conduit les infortunés à une fin misérable. » (Lamennais).

« Notre cœur est tourmenté jusqu'à ce qu'il repose en vous, ô mon Dieu, » s'écriait S. Augustin. La raison de cet incoercible tourment, c'est que, en dehors de nous, tout change et qu'en nous tout meurt. Car la valeur des biens ne dépend pas seulement de leur nature, mais de leur durée. On jouit peu de ce qui échappe ou peut échapper à chaque instant. La vie en apparence la plus heureuse, si la religion ne l'éclaire et ne la console, est donc fatalement vouée à la tristesse et à la douleur. L'homme sans religion est, à la lettre, sans espérance. Quand il cesse de s'étourdir ou de s'aveugler, il ne voit qu'une chose : c'est que le faux bonheur auquel il s'attache doit finir bientôt.

Cette impuissance des biens mortels à satisfaire notre cœur, ce fonds de dégoût, ce faix d'ennui que porte en son sein l'humanité, quels gémissements n'ont-ils pas arrachés aux Salomon, aux Lucrèce, aux Byron, aux Jouffroy, aux Maine de Biran, aux Musset et à tant d'autres âmes désillusionnées ou déçues !

Novembre approche ; assis au coin du feu,
Malade et seul, j'ai songé tout à l'heure
A cet hiver où je croyais en Dieu,
Et je pleure [1].

Si mon cœur fatigué du rêve qui l'obsède
A la réalité revient pour s'assouvir,
Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide,
Je trouve un tel dégoût que je me sens mourir.
Aux jours même où parfois la pensée est impie,
Où l'on voudrait nier pour cesser de douter,
Quand je posséderais tout ce qu'en cette vie
Dans ses vastes désirs, l'homme peut convoiter,
Quand Horace, Lucrèce et le vieil Epicure,
Assis à mes côtés, m'appelleraient heureux,
Je leur dirais à tous : Quoi que nous puissions faire,
Je souffre ; il est trop tard ; le monde s'est fait vieux [2].

[1] P. Bourget.
[2] Musset.

Voilà donc, pris sur le fait, l'état d'âme des incroyants soi-disant heureux. Est-il besoin d'une plus longue enquête ?

II

Combien différent est le sort du juste, ami de Dieu ! Il est heureux, lui, en réalité et en espérance. Sans doute, sa vie est faite, comme toute vie humaine, de courtes joies et de longues douleurs ; mais la religion rend les joies plus vives en les rendant plus pures et adoucit les douleurs en lui disant pour qui il souffre et comment il doit souffrir pour faire de la souffrance même le chemin, le moyen du vrai bonheur.

Le bonheur, c'est la foi : « Certitude, s'écriait Pascal, certitude, sentiment, joie et paix ! » — « Foi des humbles, dit Coppée, dernier trésor de consolations pour la pauvre humanité. » — Entendez Maxime du Camp : « Je ne suis pas de ceux que la foi a touchés ; ceux qui croient sont heureux et j'envie leur bonheur. » La foi, en effet, élève notre intelligence, l'illumine, lui donne de plus grandes clartés ; elle perfectionne notre cœur en lui apprenant ce qu'il doit aimer et comment il doit aimer, en apaisant les passions et en lui procurant des satisfactions d'autant plus douces qu'étant plus pures il les sent plus vivement ; elle sert et modère les sens en leur apprenant à être soumis à la raison et à se discipliner.

Le bonheur, c'est l'espérance. « Pour ceux qui croient, il peut y avoir de grandes douleurs, de cruelles épreuves, il n'y a point de désespoir. » Quelques déceptions qu'ils éprouvent ici-bas, « leur rêve de bonheur n'est qu'ajourné : ce que la terre leur refuse, le ciel le leur promet. » (O. Feuillet).

Le bonheur, c'est la prière : « Ma joie est d'avoir quelquefois prié. » « Il n'y a pas bien longtemps j'étouffais dans un brouillard de ténèbres. Que je suis heureux d'avoir retrouvé au fond de mon moi-même un peu de mon âme et de mes prières d'enfant ! Oh ! la douceur d'avoir confiance et d'obéir ! A peine ai-je gravi la première étape, et déjà je nage dans un océan de bonheur. » (Fr. Coppée).

Le bonheur, c'est la piété, le service de Dieu. Les mots : *délices*, *onction*, *joie* s'attachent à la piété chrétienne. Il n'y a rien là d'imaginaire, comme le pensent les incroyants, ni simplement un bonheur négatif, une exemption des troubles du cœur, une diversion de l'âme qui l'empêche de se replier sur elle-même. Ce bonheur est réel, perceptible au sens intime, profond ; c'est le fruit du renoncement. Le service de Dieu serait le parti le plus habile, si ce n'était le plus avantageux. « *Si scires donum Dei !* » disait Notre-Seigneur. C'est vrai à tous points de vue. Si l'on soupçonnait toutes les douceurs qu'il renferme, on laisserait là tous les faux biens. Le premier comme le dernier mot de l'Evangile est : *Beati*.

Le bonheur, c'est la paix. Elle est même la seule félicité, bien qu'elle soit traversée par les illusions, disputée par la tentation, assaillie par les épreuves. Par elle tout notre être est dans un aplomb parfait, elle a son équilibre en Dieu d'abord : nous le connaissons et l'aimons comme le vrai et souverain Bien. Nous, nous voyons nos faiblesses et les dominons. Les biens légitimes de ce monde, nous les possédons peut-être, mais nous n'en sommes pas possédés, nous en avons l'usage sans les servitudes. Les maux, nous en adoucissons l'amertume en les recevant de la main de Dieu qui nous aime, comme un remède aux maux plus grands de notre âme, en union avec ceux qu'un Dieu lui-même voulut souffrir. Le prochain, nous respectons ses droits par l'accomplissement de tous nos devoirs de justice et de charité. La mort, nous la voyons venir avec calme, comme la messagère de notre délivrance, lui ayant enlevé à l'avance une partie de son amertume par notre détachement volontaire. L'autre vie, enfin, nous y entrons dès ici-bas par notre union avec Dieu qui en est l'objet et qui commence pour nous cette félicité dont elle sera la consommation.

Ainsi, tandis que les mondains et les incroyants se disent désenchantés, le petit nombre des sectateurs du devoir, même au milieu des épreuves, est unanime dans son contentement. Plus on s'engage dans le devoir, plus on s'y plaît ; il n'y a que ceux qui s'y donnent à demi, pour s'en plaindre.

Déjà Platon n'en jugeait pas autrement : « Faisons venir un héraut, dit il, et publions à haute voix que le fils d'Ariston a constaté ce fait : que le plus heureux des hommes, c'est le plus juste, le plus vertueux, celui dont l'âme est la plus royale et qui règne sur elle-même. »

L'antiquité avait allégorisé ce jugement sous l'image d'Hercule sortant de l'enfance, incertain de la route qu'il devait prendre et voyant se présenter à lui deux femmes : l'une séduisante, mais trompeuse, le menant à l'abîme par la route des plaisirs ; l'autre, au visage austère, l'appelant aux travaux et lui assurant le bonheur : « Je ne veux pas te tromper, dit-elle : tu n'entendras de ma bouche que la vérité, je te montrerai les choses telles que les dieux mêmes ont voulu les établir. Tout ce qu'il y a de beau, d'honnête, c'est au prix d'un travail assidu qu'ils l'accordent aux mortels. »

On peut dire que le chrétien a encore la meilleure part. Et il n'est pas jusqu'aux sacrifices mêmes par lesquels la foi fait acheter le bonheur, qui n'y entrent comme élément.

Ceux qui ne croient pas et les mondains voient là un paradoxe ; mais la vie des saints et l'expérience en ont fait une vérité.

Jésus ne l'a-t il pas proclamé le premier lorsqu'il disait : « J'ai à être baptisé d'un baptême (de sang), et comme je me sens pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse ! » Des Apôtres il a été dit qu' « ils étaient joyeux d'avoir été trouvés dignes de souffrir pour le nom de Jésus » ; et S. Paul déclare qu'il surabonde de joie en toutes ses tribu-

lations. L'histoire n'est qu'un long témoignage de cette vérité.

Un jour que Madame de Montespan demandait à Madame de la Vallière, vouée, comme vous le savez, aux austérités du cloître, si tout de bon elle était aussi aise qu'elle le disait : « Non, dit-elle, je ne suis pas aise, je suis contente. » — « Etes-vous heureuse ? » demandait un évêque à une religieuse d'un Ordre fort austère. — « Je le suis tellement, répondit-elle, que je suis inquiète de savoir comment je pourrai l'être dans l'autre vie après l'avoir été tant dans celle-ci. »

Concluons par ce mot de Montesquieu : « Chose admirable ! La religion chrétienne, qui semble n'avoir d'autre objet que la félicité dans l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. »

Que Dieu est bon de n'avoir pas attendu l'au-delà pour nous récompenser de notre fidélité à le servir ! Que les joies présentes de son service soient pour nous l'avant-goût de celles qu'il réserve au ciel à ses amis. Ainsi soit-il.

POUR UNE FÊTE DE LA JEUNESSE CATHOLIQUE

CONDITIONS DE SUCCÈS

Mes chers amis,

Elle est belle, elle est admirable, la jeunesse chrétienne avec ses nobles ardeurs, sa généreuse initiative, avec ses fiers élans. Elle apparaît pleine de promesses en ses groupements paroissiaux, où, sous la direction du prêtre, elle se prépare dans la piété, dans l'étude, voire même dans les exercices corporels, aux luttes de l'avenir. Elle est plus belle encore et promet davantage, lorsqu'en des assemblées comme celle-ci, elle vient rendre compte des efforts qu'elle a tentés, des recrues qu'elle a faites, des progrès qu'elle a réalisés, lorsqu'elle met en commun ses lumières, échange ses projets, dresse ses plans, se retrempe, s'encourage, se concerte en vue de nouveaux combats et de nouvelles conquêtes.

Soyez remerciés, chers jeunes gens, de nous apporter de tous les points du diocèse ces consolantes espérances et de nous donner l'imposant spectacle que nous avons sous les yeux.

Honneur à vous, prêtres et simples fidèles, dont le zèle intelligent et inlassable est parvenu à grouper autour de vous cette vaillante jeunesse et à organiser cette magnifique réunion !

Mes chers amis, qu'est-ce que Dieu et l'Eglise, vos prêtres et vos chefs attendent de vous ? Ils attendent que vous les aidiez à restaurer le Christ dans sa terre de France d'où il a été outrageusement banni. Sublime mission que celle-là. N'oubliez pas, en effet, que vous êtes la société de demain et qu'il dépend en partie de vous que Jésus-Christ soit réintégré dans sa terre de France. Cette mission, vous la remplirez, à condition que vous soyez des hommes d'ambition, de caractère et de foi.

I

De vos rangs commence à sortir une génération nouvelle, une génération d'hommes généreux, de chrétiens et d'apôtres, qui renforce sur le champ de bataille des principes les troupes actuellement en lice. Ce poste d'honneur vous convient ; ayez l'ambition de l'occuper.

Est-il assez, autour de vous, d'âmes vulgaires, qui bornent leurs aspirations aux biens périssables, aux plaisirs égoïstes, aux satisfactions des sens, qui acceptent de rester inutiles ou médiocres, qui refusent de s'exhausser au-dessus de la taille commune !

Ne soyez pas de ces âmes rapetissées, sans idéal, sans grandeur. Si un âge doit avoir des frémissements, des enthousiasmes, des envolées sur les hauteurs, n'est-ce pas le vôtre ? Elevez donc vos vues, agrandissez vos espérances, élargissez vos horizons, ceux de l'esprit et du cœur.

Plus haut dans le mépris des faux biens qu'on adore,
Plus haut dans les combats dont le ciel est l'enjeu,
Plus haut dans vos amours ; montez, montez encore
Sur cette échelle d'or qui va se perdre en Dieu.

Et quel objet plus digne de votre ambition que la grande tâche assignée à la jeunesse chrétienne ? Reconquérir au Christ son royaume, la France, sur la horde usurpatrice ; abattre le triangle maçonnique, refouler les Sarrasins du dedans, est-il croisade plus légitime ? Est-il une cause plus capable d'enflammer votre ardeur ? Les difficultés et les périls, loin de vous décourager, ne sont-ils pas même un attrait pour votre âge ? A un concours d'aviation à Dijon, la persistance du vent empêchait le vol des aéronautes. Les deux premiers jours, la foule avait accepté sa déconvenue : mais le troisième, sur le point d'être frustrée du spectacle qu'elle se promettait, elle se prit (vous la reconnaissez là), elle se prit à murmurer. Un aviateur alors se hasarde. Et quel était-il, ce vaillant, cet intrépide ? C'était le plus jeune de tous, un adolescent de seize ans à peine.

Certes, aujourd'hui les vents sont contraires, ils soufflent en tempête sur notre société. Hardi les jeunes ! Le ciel et la patrie ont les yeux sur vous. Entendez le poète qui vous crie :

Partez, enfants d'Aaron, partez.
Jamais plus illustre querelle
De vos aïeux n'arma le zèle.
Partez, c'est votre Roi,
C'est votre Dieu, pour qui vous combattez.

A ceux qui tomberaient victimes de leur dévouement, le livre d'or de l'Eglise décernerait l'éloge qu'on lit à Lucerne sur le monument élevé en l'honneur des défenseurs de la liberté : *Invinctis pax. Per vitam fortes, sub iniqua morte fideles.*

II

Mais pour servir ainsi utilement la cause de Dieu et celle de la patrie, il vous faut, avec de l'ambition, avoir du caractère, être des hommes.

Etre un homme, c'est avoir de la volonté, une volonté qui sait ce qu'elle désire et qui a pris conscience de ses énergies cachées. Etre un homme, c'est avoir de l'initiative, se déterminer par soi-même, sans subir d'oppression, et avoir de l'indépendance, obéir à sa conscience sans se laisser mener au gré de l'intérêt et de la passion. Etre homme, c'est être fort contre soi-même, car la virilité consiste encore moins à vaincre les autres, à dominer les obstacles, qu'à triompher de soi-même. Etre homme enfin, c'est avoir de l'endurance, savoir peiner et souffrir, aimer le sacrifice, tellement la vie est faite de devoirs austères, de tribulations et d'épreuves.

Nous sommes à des jours décisifs qui appellent en nombre de ces hommes, vraiment libres et forts; et ce n'est pas un des moindres services rendus par les patronages chrétiens à la société que d'en conserver dans la jeunesse et dans le peuple la race amoindrie. Arrière les jouisseurs, mais arrière aussi les débiles prêts aux *oui* et aux *non* des opportunismes quotidiens! Arrière les veules aplatis devant la fortune et le pouvoir! Arrière les pusillanimes résignés d'avance à toutes les abdications! Arrière les âmes de girouettes et de roseaux qui se meuvent à tous les souffles et ploient à tous les vents de l'opinion! Nous avons besoin de cœurs ardents, ouverts à tous les généreux sentiments, de volontés capables de tous les nobles vouloirs, de courages infrangibles à tous les assauts.

Oui, soyez des hommes, chers jeunes gens : vous ne forcerez pas seulement l'admiration de vos semblables, mais vous jetterez dans la masse des ferments de rénovation.

III

Enfin, comme garant de l'ambition et de la virilité que je vous demande, possédez la foi, une foi vive et agissante.

Ayez des convictions. Croyez de toute votre âme. Ne vous contentez pas d'une foi vague, incertaine, ébauchée, incomplète, qui ne serait chez vous qu'une affaire de surface, de relations et de milieu. Je ne sais si elle suffirait à votre propre justification, mais à coup sûr elle ne rayonnerait pas dans les couches sociales cette lumière et cette chaleur qui leur manquent. Par une prière persévérante, par une étude approfondie, assurez-vous la foi de Dieu, *habete fidem Dei*, cette foi pure, pleine, entière, dont la force d'expansion est telle qu'il est assez d'en avoir comme un grain de senevé pour soulever les montagnes. Ah! quand le mot « je crois » n'est pas seulement sur les lèvres, mais dans le cœur, quand il jaillit des profondeurs de l'âme, de quoi n'est-on pas capable! quels obstacles ne brisera-t-on pas : préjugés, indifférence, hostilité! Dans tous les combats, la victoire demeure au plus fort et dans les luttes d'ordre moral le plus fort est celui qui croit le plus.

Vivez vos croyances. Que votre foi ne soit pas seulement pour l'usage interne et pour la vie privée, mais qu'elle inspire et dirige toutes vos paroles et tous vos actes. Quelqu'un a dit : « Aujourd'hui, il n'y a plus de chrétiens, il n'y a plus que des baptisés. » Cette parole est exagérée. En tout cas, elle n'est pas vraie de vous qui, pour vous serrer autour du prêtre, avez dû et devez braver le respect humain, les railleries, les sarcasmes peut-être. Démontrez-la davantage encore par l'éloquence d'une vie sincèrement chrétienne, harmonisée sur vos croyances et par la courageuse profession de votre foi. Montrez-vous-en fiers dans vos ateliers, dans vos bureaux, partout. Gardez-vous d'en rougir ou de la trahir hors du patronage. Rappelez-vous le beau mot du colonel Paqueron à son fils : « Il ne s'agit pas de vous faire tolérer, mais de vous faire respecter, » ou celui du général de Sonis : « Vous vivez dans un temps où il faut être chèvre ou chou, prendre un parti et porter un drapeau. » Pour vous, que le parti soit celui de Dieu et le drapeau celui de la croix.

* *

Soyez, chers jeunes gens, des chrétiens sans peur; rendez à votre Dieu un témoignage intrépide et fier; par vous le Christ commencera à reprendre sa place au sein de notre pays et vous contribuerez à hâter le jour où le pouvoir chez nous ne rougira plus de sa foi; nous aurons la véritable revanche, celle qui consistera à replacer notre patrie à la tête des nations par la vertu, par la vaillance morale, par l'honneur chrétien. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES A DES LIGUEUSES

I

LE PROBLÈME DE L'APOSTOLAT

Mesdames,

L'indispensable, pour résoudre un problème, est d'abord d'en bien saisir l'énoncé; l'essentiel, pour apprendre et répéter une leçon, est de commencer par la bien comprendre. Me proposant de vous dire, en une série de conférences, dans quel esprit vous devez vous livrer à l'apostolat, il m'a paru utile de poser d'abord le problème : de quoi s'agit-il? Question préalable dont la solution vous aidera peut-être à mieux comprendre comment il faut aborder la tâche pour arriver plus directement et plus sûrement au but.

I. — *Il s'agit de conduire des êtres libres*

Qu'étaient les Apôtres? Douze hommes, choisis par Jésus-Christ pour prêcher sa religion. « Allez, leur dit-il, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père et du Fils et du St-Esprit. » (Math., XXVIII, 19). « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel; tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » (Math., XVIII, 18). « Recevez le St-Esprit, les péchés seront

remis à ceux à qui vous les remettrez et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » (Jo., xx, 23). Et après l'institution de la Sainte Eucharistie : « Faites ceci en mémoire de moi. » (Luc, xxii, 19). De tous ces textes il ressort que la mission des apôtres est de sanctifier les âmes et de les conduire au ciel.

Etes-vous vraiment appelées à collaborer à cette mission ? Certainement ; bien sûr, votre travail ne saurait se dissocier de l'œuvre de vos prêtres, revêtus de la mission officielle du Christ ainsi que de ses pouvoirs, rendus responsables des âmes confiées à leur sollicitude pastorale ; mais le précepte de la charité vous fait une obligation grave de songer au salut de vos frères : « Tu aimeras le prochain comme toi-même, » y est-il dit ; n'est-ce pas indiquer clairement que, après votre salut personnel, celui du prochain doit être la première et la plus grave de vos préoccupations ?

Je vous rappelle cela seulement pour mémoire, car vous êtes déjà engagées résolument dans le travail de l'action catholique. Mais, ceci rappelé, pour quelle fin unissez-vous vos efforts ? Pour aider des âmes de toute nuance, de toute sorte, à réaliser leur destinée éternelle. Œuvre magnifique, certes, mais combien délicate ! Il s'agit pour vous, comme pour tous les apôtres, de conduire des êtres libres.

La lourde machine qui entraîne les wagons à toute vapeur n'a qu'à suivre le rail ; le chauffeur, à son volant, n'a besoin que d'une certaine expérience, de quelques connaissances pratiques et d'un peu d'attention pour conduire son auto ; c'est que, bien dirigées, les forces naturelles obéissent aveuglément aux directions humaines. Mais il en va autrement des volontés libres.

Encore un chef d'Etat, un directeur d'usine, un chef d'entreprise peuvent-ils orienter vers un but commun des personnes humaines ; ils disposent pour cela d'un certain pouvoir exécutif et coercitif ; mais tout autre est votre cas. Tandis que ceux-ci n'exigent qu'une soumission extérieure et pratique, nous exigeons, en matière de foi et de salut, une adhésion de l'intelligence obéissant à la volonté ; nous ne saurions nous contenter d'une hypocrite simulation : faire « comme si » l'on croyait en Dieu et à la religion ne nous suffit nullement.

D'autre part, nous ne disposons pas de la force, incapable d'ailleurs d'obliger les intelligences et les volontés, domaine inviolable, refuge de la liberté. Il ne nous reste qu'un moyen : convaincre, faire adopter la vérité. Le problème de l'apostolat revient donc à ceci : puisque ce sont les idées qui mènent le monde et les individus, il nous faut semer dans les esprits des idées saines et chrétiennes.

II. — *Les blessures de l'intelligence et de la volonté*

Ramené à ces grandes lignes, le problème paraît tout simple : nous allons nous faire par la parole, le journal, les revues, retraites, réunions d'œuvres, visites à domicile, les propagateurs de la vérité. « Enseignez toutes les nations, » c'est la mission primordiale des apôtres.

Tout sans doute irait fort bien, et notre tâche deviendrait aussi facile que féconde, s'il n'y avait le péché originel. En effet : blessé par la faute initiale de nos premiers parents, l'esprit humain a beaucoup perdu de son acuité et de sa lucidité ; il n'est plus apte à saisir toujours et dès l'abord la logique et la force de nos raisonnements ; de plus, au moment où nous l'abordons, il est déjà encombré d'idées, plus ou moins fausses, mais parfois solides, qui opposent une vigoureuse résistance à la vérité.

Supposé que nous ayons réussi à présenter clairement la vérité, notre cause n'est point gagnée pour autant ; il faut ici que la volonté intervienne et commande à l'intelligence d'adhérer à la vérité. Or la volonté elle-même se trouve bien affaiblie non seulement par le péché originel, mais par toutes les capitulations personnelles devant la tentation et le vice. Et puis l'adhésion à la vérité comporte nécessairement une influence sur le gouvernement de la vie ; c'est bien d'ailleurs ce que nous voulons. Croire en un Dieu juste qui ne laisse aucune faute impunie, c'est s'obliger à fuir le mal et à faire son devoir ; admettre la nécessité de la pénitence, c'est se condamner aux œuvres d'expiation.

Mais si l'intelligence a ses préjugés, le cœur a ses attaches et l'âme ses habitudes ; ne voyez vous pas quel changement subit, quel trouble profond va apporter une telle décision ? Tout ce monde un peu mystérieux va se coaliser d'un seul coup, et avec une entente parfaite, contre l'adoption d'une vérité si gênante. C'est ici que la volonté devrait agir et commander catégoriquement, c'est justement son rôle ; mais je le répète, elle est si affaiblie et si peu habituée à s'imposer !

Et voilà pourquoi, mesdames, nous croyons parfois avoir fait merveille parce que nous avons bien parlé ; nous espérons avoir conquis des âmes au Christ ; nous croyons qu'enfin nos efforts ont abouti à un heureux résultat. Et quelque temps après nous sommes obligés de reconnaître et d'avouer que nous avons prêché dans le désert. C'est l'éternelle histoire racontée par Jésus dans la parabole de la semence. Celle-ci est tombée partie sur la pierre, partie sur le chemin, partie dans les épines ; mais la première s'est desséchée faute d'humidité, la seconde a été mangée par les oiseaux du ciel, la troisième étouffée. Seule la semence tombée dans la bonne terre a produit cent pour un.

Mais la bonne terre, c'est le sol patiemment et méthodiquement labouré par la charrue, c'est le sol débarrassé de ses mauvaises herbes, enrichi par les engrais ; le laboureur a travaillé sa terre avant de lui confier la semence féconde. Voilà ce qu'il nous faut faire nous aussi, sinon nos labeurs demeureront stériles.

III. — *La charité*

« Quand même je parlerais la langue des anges et des hommes, a dit S. Paul, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien qu'un airain sonore, une cymbale qui retentit. » (I Cor., XIII, 1). Dans ces quelques mots de celui qui fut l'apôtre par excellence, se trouve la solution du problème. L'exemple du Christ nous permettra de l'en dégager d'une façon claire et précise.

En effet, s'il est quelqu'un qui veut notre salut et notre bonheur, quelqu'un qui s'y soit entièrement consacré, quelqu'un qui y ait travaillé de toute son âme jusqu'à l'effusion de son sang, qui est-ce, sinon Jésus-Christ ? Or comment le Fils de Dieu a-t-il entrepris et réalisé son but et sa mission ? Il a prêché, direz-vous. Certes oui. Mais si des foules accouraient pour entendre sa parole, si on l'entendait volontiers avec admiration, si l'on croyait à son enseignement, c'est qu'il avait conquis ces foules en guérissant les malades, c'est qu'on admirait sa bonté, c'est que ses miracles authentiquaient ses paroles et sa doctrine. Si l'aveugle-né se jetait à ses pieds dans un acte de foi, c'est que le miracle de sa guérison avait ouvert les yeux de son âme.

A nous d'imiter notre maître et de le suivre dans le chemin de la charité ; réfléchissons un instant sérieusement à l'effet que produirait sur nous une parole comme celle-ci : « Vous devez respecter le bien d'autrui, » si, plongés dans la misère et la faim, nous voyions devant nous une table somptueusement servie, surchargée de mets coûteux qui vont être gaspillés. Serions-nous conquis de suite au respect de la propriété ?

Comme le Christ, tâchons d'abord de voir et de comprendre celui à qui nous voulons du bien ; demandons-nous, et même demandons-lui ce qu'il pense, ce dont il souffre, ce qu'il désire ; puis réfléchissons longuement, profondément. Certes, nous n'arriverons pas à penser comme lui ni à approuver toute sa conduite, mais nous comprendrons bien des choses et souvent nous excuserons au lieu d'accuser. Puis nous essaierons de dissiper les préjugés, moins avec des arguments et des raisonnements que par le bon exemple et le rayonnement de la bonté.

Il y a longtemps qu'on sème la calomnie contre l'Eglise dans l'esprit du peuple ; or, disait Voltaire, « Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose. » Les apparences souvent, la réalité même parfois ont pu aider ces calomnies à s'enraciner dans les esprits ; essayons de connaître celles qui sont répandues dans notre milieu, qui peuvent faire obstacle à notre action ; nous travaillerons ensuite à les dissiper par notre dévouement, notre vertu autant et plus encore que par nos paroles.

Que notre charité désintéressée fasse aussi opposition et contrepoids à l'égoïsme et aux injustes ou folles revendications ; que notre respect d'autrui, notre esprit de soumission, notre bonne conduite, apprennent insensiblement aux égarés à discipliner leur volonté, à former leur caractère, à réprimer leurs caprices.

Enfin, dans une certaine mesure, autant que le bien, les circonstances et nos possibilités nous le permettent, ne négligeons pas d'adoucir aux autres l'existence ; il n'est pas toujours besoin pour cela de ressources matérielles ; un esprit sain, un jugement droit alliés à un cœur pitoyable peuvent faire parfois beaucoup. En agissant ainsi, nous apaiserons les passions qui, déchaînées, aveuglent l'intelligence et asservissent la volonté, mais qui, calmées, peuvent parfois être orientées vers le bien et mises au service de la bonne cause.

Joignons à cette largeur d'esprit, à cette conduite vertueuse, à cette bonté active des connaissances professionnelles, une instruction qui contribuent à nous donner plus de prestige, et nous aurons chance d'obtenir la confiance : en gagnant le cœur, nous aurons trouvé le chemin de l'esprit.

* *

Mesdames, pour vous convaincre de votre devoir d'apôtres, je vous rappelais au début de cet entretien le commandement de la charité ; et voici que notre raisonnement nous y ramène en terminant : le moyen de faire du bien, de faire accepter la vérité du Christ, et par elle d'engager les âmes dans la bonne voie, c'est d'aimer. Mais rappelons-nous que l'homme n'est pas un pur esprit, qu'il est composé de corps et d'âme et qu'il nous faut l'aimer tout entier ; rappelons-nous, comme disait Pascal, que « le cœur a des raisons que la raison ne comprend pas » et cherchons à comprendre ces raisons ; enfin, à l'exemple du Christ, cherchons le point de contact où la liaison peut s'établir entre notre idéal et l'âme du prochain dans la charité et la confiance, pour que de là, la main dans la main, nous suivions ensemble le chemin qui mène à Dieu. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES A DES JEUNES GENS

I

MACHINE OU HOMME ?

Mes chers amis,

La vie est-elle une partie de plaisir ou un devoir parfois austère ? Faut-il tuer le temps ou en faire un usage raisonnable et fécond ? Convient-il de se laisser emporter par le flot des circonstances extérieures, l'attirance du milieu et des passions intimes, ou faut-il gouverner son moi et sa vie à la manière du pilote ? Faut-il rester toujours le jouet du caprice et du hasard, ou au contraire s'en tenir fermement à un programme sagement dosé, à un idéal sérieusement élaboré ? Autant d'aspects d'une même question que nous allons essayer de résoudre ensemble.

I. — *Semblables à des machines*

La Bruyère, un auteur littéraire du XVIIe siècle, a vu dans la campagne « certains animaux farouches... noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible. » *(De l'homme).* Son cœur a été serré à la vue de leur dur labeur, de leur misère physique, de l'âpreté de leur vie, car, ajoute-t il, « ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines. »

Certes, les conditions de vie ont changé depuis deux siècles et demi, et la vie des travailleurs de la terre s'est beaucoup améliorée : électricité, machine, T. S. F. ont apporté tant de changements, dans les dernières années surtout ! On ne peut guère parler aujourd'hui de la misère du paysan, parce qu'elle n'existe à peu près plus. Si ses goûts sont restés simples, s'il a gardé, parfois du moins, d'antiques habitudes d'économie, par contre il a mis de l'argent de côté ou augmenté son domaine.

Admettons aussi, sans nier l'existence de toute culture intellectuelle dans les siècles passés, que le développement de la presse, livres et journaux, a un peu ouvert l'esprit des travailleurs. Mais ces réserves faites, j'en viens à mon sujet.

Ce qui m'a fait songer au mot de La Bruyère, c'est une certaine similitude, un certain rapprochement d'images ; loin de moi la pensée de blesser qui que ce soit ou de mésestimer l'humble travailleur ; tout labeur est grand, même le plus simple, depuis surtout que le Fils de Dieu a daigné travailler de ses mains, pendant des années, à l'atelier de Nazareth. Mais il m'est arrivé de voir, à l'usine ou aux champs, des hommes appliqués à leur travail, les mains à leurs machines, répétant constamment les mêmes gestes, d'une façon automatique et immuable, au point qu'ils semblent ne faire qu'un avec leurs appareils.

Quand la cloche a sonné ou que le jour décline, ils quittent le travail et ils s'en vont. Où vont-ils? Au cabaret prendre l'apéritif, à la pension ou au foyer chercher leur repas, ou le soir le repos du sommeil et de la nuit. Et quand le jour à nouveau se lève, ils se lèvent avec lui, pour reprendre la vie et les gestes de la veille ; c'est à peine si le dimanche vient faire trêve à ces habitudes routinières ; ces heures de halte, ils les passent à boire, à s'amuser sottement, quand ce n'est pas à s'ennuyer mortellement, et le lundi matin, comme un engrenage impitoyable, le travail les reprend tout entiers.

On dirait des machines et non des hommes : comme elles ils marchent, puis ils s'arrêtent parce que la machine a besoin de repos, parce qu'il faut remettre de l'huile dans les rouages ou de l'essence dans le moteur, voire opérer quelque revision ou mise au point. Cela fait, la machine est de nouveau prête pour le travail.

Ces hommes semblent ne s'arrêter que pour manger, boire ou dormir ; vous ne les voyez point à la messe du dimanche, vous les rencontrez, quand vous sortez des offices, en habits de tous les jours ; ils ne vont que là où on s'amuse, ne se rencontrent à aucun cercle où l'on s'instruit, et leurs amusements n'ont rien de bien relevé ni d'éducatif. Et, en dépit de certaines conversations, de nombreux journaux qui les empoisonnent souvent plus qu'ils ne les instruisent, ils semblent de plus en plus faire corps avec leurs machines ou avec leur terre.

II. — *Pourtant ce sont des hommes*

Pourtant, à certaines heures de la vie, ils apparaissent comme des hommes. La machine ne se plaint pas, ne sait pas gémir, elle poursuit son œuvre tant qu'elle n'a pas un rouage essentiel endommagé ; alors seulement elle s'arrête brutalement. Mais l'ouvrier, qu'il soit de l'usine ou des champs, sent peser sur lui le poids du jour et de la chaleur ; il lui arrive de souffrir et de trouver dure la loi inéluctable du gagne pain quotidien.

Aussi lui arrive-t-il de gémir et de se plaindre, d'apporter à son travail plus ou moins d'entrain ou au contraire de négligence, de présenter des revendications ; et tandis que la machine ne s'arrête que lorsqu'elle ne *peut* plus, lui il s'arrête parfois parce qu'il ne *veut* plus.

La machine n'a pas de pensée personnelle sur le travail qu'elle accomplit, toujours le même et de façon identique ; l'ouvrier comprend la manière de s'y prendre, apprécie ou critique la façon de faire, cherche parfois ou à faire plus aisément ou mieux, parfois les deux ensemble ; il acquiert de l'expérience, il est susceptible de progrès, il aime — certains du moins — à faire du bon et beau travail et il a la fierté de ses œuvres. Aussi est-il sensible aux compliments comme aux reproches, aux attentions délicates et charitables comme aux mauvais traitements.

La machine travaille sans but, sans ambition ; l'ouvrier, lui, a des raisons de travailler : il est vrai qu'elles ne varient guère, c'est pourquoi, la fin restant la même, les moyens ne changent pas beaucoup non plus. Mais ces raisons sont peut-être chez certains le soutien et l'auxiliaire de leur courage, la source de leur résignation ; elles sont quelquefois nobles et élevées ; l'ouvrier, le paysan peut avoir une belle famille à nourrir, des êtres qui, en dépit de certaines apparences, lui sont chers cependant.

Car cet homme, que son travail semble avoir endurci, rompu aux fatigues, à la peine, il n'est pas inaccessible à l'amour. Certes, il ignore la psychologie, il n'a jamais lu nos classiques français, il n'a jamais beaucoup réfléchi au mécanisme des passions et des sentiments, il y a des délicatesses qu'il ignore, des initiatives qu'il n'aura jamais. Son affection est habituellement cachée et silencieuse, elle est ignorante des nuan-

ces et des subtilités, elle est parfois brutale. Mais il y a dans cet amour quelque chose de solide et de fort comme ses bras ou ses muscles rompus au labeur, et quelquefois même une tendresse rare mais surprenante. Impassible habituellement, il sait par hasard s'émouvoir et même pleurer.

Et si l'on pouvait aller au fond de cette âme, on y trouverait, malgré une certaine simplicité en accord avec sa vie, on y trouverait, dis-je, un certain monde de sentiments qui n'analyse pas, ne contrôle guère et souvent même ignore, mais qui commande et guide toute son activité. La machine est commandée du dehors ; mais lui n'est pas une machine, car il est commandé du dedans, par ses désirs et ses ressentiments, ses affections et ses haines parfois, ses espérances et ses craintes, ses joies et ses peines ; la machine ignore tout cela.

III. — *Ils ont un cœur, une âme*

Tout homme donc sent, souffre et aime ; le peu de génie ou de culture, la simplicité du travail, l'humilité de la condition ne s'opposent pas à cela. C'est dire que tout homme a un cœur, et j'entends par là, non l'organe de chair qui fait circuler la vie avec le sang dans tout l'organisme, mais la faculté de vouloir et d'aimer. Aussi l'homme ne peut-il être traité comme une machine ; il ne le veut pas et il a raison.

Lui assurer le pain quotidien, développer même les conditions matérielles de sa vie, lui apporter des secours pécuniaires, tout cela est insuffisant pour le satisfaire. Il y a longtemps que Jésus-Christ l'a dit : « L'homme ne vit pas seulement de pain » ; il tient à l'estime de ses semblables, il aspire au bonheur, il a besoin d'affection et de dévouement ; mais de plus, il y a en lui des capacités d'amour qu'il veut dépenser au service de quelqu'un ou de quelque chose, qui sont susceptibles d'accaparer, de soutenir et de diriger toutes ses démarches et toutes ses œuvres. Quiconque s'occupe des hommes pour les gouverner, les éduquer, les corriger ou les aider doit se souvenir de cela : qu'il a affaire non à des machines inertes, mais à des êtres libres, qui sentent, souffrent et aiment.

Et nous arrivons à cette conclusion première que l'homme est doué d'une âme, principe immortel, bien distinct du moteur de la voiture ou de l'instinct de l'animal ; une âme qui explique seule la souffrance morale, la souffrance du cœur, impossible à la brute ; une âme seule capable d'aimer au vrai sens du mot, c'est-à-dire de s'oublier pour faire le bonheur des autres.

Et cette âme, parce que Dieu l'a créée libre, n'est point en tout et partout commandée par les circonstances ; c'est elle qui oriente l'activité humaine vers le but qui lui plaît ; dans le monde de facultés qui composent notre être, elle est la reine et la maîtresse, et quand elle se retire, au moment de la mort, toute activité du corps s'éteint avec elle jusqu'au jour où elle le reprendra pour l'unir à sa destinée éternelle.

Cette âme, Dieu l'a faite à son image et à sa ressemblance. Voilà pourquoi, si l'homme tient par son corps à tous les êtres inférieurs de la création, il s'élève aussi par son âme jusqu'à Dieu. En sorte que non seulement il peut connaître et aimer Dieu, mais il peut être élevé, par la grâce et les vertus théologales à participer à la vie même et au bonheur de Dieu.

* *

Ma conclusion sera donc la suivante : la machine est mise en route et conduite par une main étrangère ; l'animal, doué de sensibilité et de mouvement personnel, est poussé par son instinct ; l'homme, doté par le Créateur d'une âme raisonnable, a reçu pouvoir de se conduire lui-même librement. En conséquence, il ne doit ressembler ni au navire qui va à la dérive, jouet de la tempête et des flots, ni à l'animal qui ignore les distinctions entre le bien et le mal et obéit aveuglément à ses instincts ; il doit gouverner sa vie à la façon du pilote qui, ayant fait le point et déterminé nettement le but à atteindre, s'élance vers le terme sans dévier de son chemin. Nous ne sommes pas la lourde locomotive lancée sur le rail qui guide infailliblement sa course vertigineuse, mais plutôt l'automobiliste qui doit à chaque instant consulter guides, cartes, bornes et poteaux indicateurs. Et voilà déjà un premier point d'acquis : la nécessité pour tout homme de se conduire et non pas de se laisser conduire, donc la nécessité d'avoir un plan et un programme de vie.

SERMON POUR LA CROIX-ROUGE

LES BIENFAITS DE LA CROIX-ROUGE

Mesdames, Messieurs,
Mes bien chers frères,

Je viens remplir auprès de vous une des tâches les plus faciles et les plus heureuses de mon ministère de prédicateur, puisque je viens vous parler ici d'une des œuvres les plus utiles et les plus sympathiques de notre temps, de la Société Française de Secours aux blessés des armées de terre et de mer, plus connue parmi nous sous ce nom si émouvant de la Croix-Rouge, et faire en sa faveur appel à votre générosité.

Et je viens sans crainte, sans appréhension aucune, car je connais, en même temps que votre sympathie pour celui qui vous parle, votre inépuisable charité pour toutes les œuvres. Je sais qu'une voix sacerdotale n'a qu'à s'élever en cette église en faveur d'une œuvre de charité, pour qu'aussitôt vos cœurs, moins sensibles aux exigences toujours croissantes de la vie moderne qu'à celles toujours les mêmes de l'infortune et de la misère, s'ouvrent largement pour venir en aide

aux innombrables œuvres, nées de votre zèle et de votre dévouement.

Je n'ai donc pas besoin de faire entendre ici des supplications véhémentes pour émouvoir vos âmes et exciter votre charité. Mais ne convient-il pas de vous dire ce qu'est cette œuvre? Ce qu'est la Croix-Rouge, son rôle et son but, ce qu'elle a fait dans le passé et ce qu'elle peut faire dans l'avenir et aussi ce que vous devez faire, vous, m. f., pour l'aider dans sa noble et généreuse entreprise.

I

Ce qu'est la Croix-Rouge

Il est un terrible fléau qui depuis toujours vient périodiquement ensanglanter l'humanité. De ce fléau, je n'ai pas à vous faire ici une longue description. Vos souvenirs sont plus évocateurs que tout ce que je pourrais vous dire. puisque ce fléau, vous l'avez connu, c'est la guerre...

Oh ! m. f., voyez donc l'admirable chose qu'est le christianisme, comme dans toutes ses œuvres, il s'attache à son divin fondateur !

Quand le Christ sur la montagne jetait son cri sublime de divine pitié : « *Misereor super turbas!* Je suis pris de compassion pour toutes ces foules, » son regard perçait l'immensité du temps et de l'espace. Il voyait non pas seulement la misère d'une heure ou la détresse d'un homme, mais la misère de tous les temps et la détresse de l'humanité toute entière. Et des âmes généreuses, profondément imprégnées de christianisme, ne cesseront de répéter le long des siècles la parole divine : *Misereor super turbas!* De la pitié, de la miséricorde ! Que là où surabonde la misère, surabonde aussi la bonté !

Eh bien ! voici la guerre !!! .. Ah ! si quelque tribunal suprême international pouvait intervenir efficacement au nom de la justice entre les belligérants et d'une décision toute puissante régler le différend qui les arme l'un contre l'autre, ce serait parfait. Mais, hélas ! dans la grande famille humaine, il y a toujours eu et probablement il y aura toujours des peuples violents, des peuples cupides sans scrupule et ambitieux sans conscience, il y a toujours eu et il y aura toujours des peuples bandits, voleurs et assassins. Il faut donc se garder et se défendre contre les attentats déshonorés de la barbarie, et alors c'est la guerre, la guerre avec toutes ses horreurs, avec ses destructions, ses victimes, ses blessés et ses morts.

Ah ! La guerre ! Figurez-vous le soir d'une bataille, quand la nuit descend sur la terre bouleversée et qu'au fracas de la journée a succédé le silence. On est comme isolé et perdu dans l'immensité sombre où l'on sent encore rôder la mort. Alors parvient à vos oreilles la plainte, le cri rauque d'un blessé abandonné, l'appel d'un être humain en détresse sur le chemin de la mort... Et voilà que ce cri trouve un écho chez d'autres blessés, il se propage vers l'arrière, très loin vers l'arrière. On l'entend encore au poste de secours, on l'entend à l'ambulance du front, on l'entend dans le train sanitaire, on l'entend à l'hôpital de l'intérieur... C'est comme le cri de la Patrie meurtrie dans tous ses enfants... On crie : Maman ! On appelle : Au Secours !

L'appel est entendu et le secours va venir... Voici le brancardier ! voici l'infirmier ; voici le major... et plus loin voici l'infirmière... Ils portent tous le même signe distinctif, une croix rouge sur fond blanc, ces vaillants soldats de la charité jetés dans la mêlée destructive de la haine et de la mort. Et cette croix rouge, elle est comme une étoile dans la nuit, comme le symbole d'une espérance, le signe d'une infinie miséricorde qui vient sauver.

Le cri se prolonge toujours,... au delà même de la tombe ; c'est l'appel des âmes qui se sont envolées, et c'est encore l'honneur de la Croix Rouge de l'avoir entendue, cette plainte des âmes de l'au-delà, et de venir, comme vous le faites aujourd'hui, Mesdames et Messieurs, par l'offrande du Saint Sacrifice de la messe, au secours des âmes de nos soldats tombés sur les champs de bataille...

* *

Ce que je viens de dire, n'est-ce pas, dites moi, en abrégé l'histoire rapide de toutes les Croix-Rouges, de toutes les Œuvres qui s'efforcent d'atténuer les horreurs de la guerre? Mais n'est-ce pas plus particulièrement la vôtre, celle de votre Société de Secours aux blessés des armées de terre et de mer ? Je n'entreprendrai pas ici de rappeler vos magnifiques états de service depuis la date de votre fondation, pendant la guerre de 1870-1871 et ceux plus récents et plus beaux encore pendant la terrible guerre mondiale. L'hôpital dont vous assuriez le fonctionnement a pu subsister. Pendant toute la guerre, les formations hospitalières qui relevaient de votre Société présentaient un total de plus de 80.000 journées

Voilà le passé. Il constitue un souvenir glorieux, et je devais le rappeler, avant de parler de l'avenir.

La guerre, dans la vie d'un peuple, n'est pas de tous les jours, fort heureusement ! Mais la misère est de tous les jours. L'être humain, ici ou là, est toujours en lutte avec un mal qui l'atteint. Quelquefois, le mal redevient fléau. N'avons nous pas vu récemment une grande cité français frappée par une épidémie mal définie, mortelle pour beaucoup ? N'assistons-nous pas parfois à des catastrophes où l'homme se sent faible, désarmé et appelle à son secours la charité ?

Je dirai plus : la guerre hélas ! ne la reverrons-nous pas, en dépit de tous les efforts de pacification, en dépit même de toute la bonne volonté des peuples sages et travailleurs ?

Qu'est-ce à dire ? Que la tâche de votre Croix Rouge, Mesdames et Messieurs, n'est pas achevée. Une organisation sociale, si elle veut être un jour à la hauteur de sa tâche, ne s'improvise pas en quelques heures, elle se prépare méthodiquement.